

Eugène de Roberty (1843-1915). Une page peu connue de l'histoire de la sociologie.

Yusef Semlali

► **To cite this version:**

Yusef Semlali. Eugène de Roberty (1843-1915). Une page peu connue de l'histoire de la sociologie.. 2005. halshs-00003964

HAL Id: halshs-00003964

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00003964>

Submitted on 9 Jun 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Eugène de Roberty (1843-1915). Une page peu connue de l'histoire de la sociologie.

P. Sorokin est vraisemblablement le dernier sociologue à avoir fait une présentation suffisamment objective des travaux de de Roberty qui est aujourd'hui un auteur complètement oublié, ou presque, par les sociologues occidentaux. « Le caractère philosophique et didactique de son raisonnement, écrit P. Sorokin à propos de de Roberty, ainsi qu'un style assez "lourd", expliquent sans doute le fait que son nom est beaucoup moins connu que ceux de Durkheim ou Simmel, dont de Roberty a proposé les théories plus tôt et, à certains égards, avec plus de conséquence¹ ». Notons au passage que la réception en France de l'ouvrage de P. Sorokin, *Les théories sociologiques contemporaines*, fut assez négative à en croire H. Mougin pour qui ce dernier « a surchargé son œuvre de prétentions trop considérables² ». En Russie, par contre, les travaux de de Roberty, font partie intégrante des recherches actuelles sur l'histoire de la sociologie russe qui connaissent depuis le début des années quatre vingt dix un renouveau considérable³. Considéré dans son pays natal comme un des pères de la sociologie russe et européenne, de Roberty se voit accusé en France d'anthroposociologue⁴ ou de « soi-disant sociologue⁵ » alors qu'il a été l'un des premiers intellectuels à œuvrer pour la reconnaissance de la sociologie en tant que science en formulant dès 1880 une esquisse de ce qui sera plus tard l'hypothèse bio-sociale. Voici un passage illustrant cette dernière : « Certes,

¹ P. Sorokin, *Les théories sociologiques contemporaines*, Ed. Payot, Paris, 1938, p. 305. Voir de même P. Sorokin, « Russian sociology in the twentieth century », in *American Journal of Sociology*, Vol. 31, Chicago, 1927, p. 57-69 ; J. F. Hecker, *Russian sociology. A contribution to the history of sociological thought and theory*, Ed. Augustus M. Kelly, New-York, 1969 (première édition 1915) ; N. Novikow, *Die Soziologie in Rusland. Ihre institutionelle Entwicklung von den Anfängen bis zur Oktoberrevolution 1917*, Wiiesbaden, 1988.

² H. Mougin, « Sorokin (P.-A.). – Les théories sociologiques contemporaines », in *Annales sociologiques*, Ed. Félix Alcan, Série A, Fascicule 3, Paris, 1938, p. 103.

³ I. A. Golosenko, *Rétrospective de la sociologie russe d'avant la révolution* (en russe), Ed. La société sociologique, Saint-Petersbourg, 2002 ; I. A. Golosenko, « E. de Roberty : un intellectuel (en russe) », in *Recherches sociologiques*, n°2, Moscou, 2001, p. 99-107 ; I. A. Golosenko et N. I. Serbenko, « De Roberty (en russe) », in Z. T. Golenkovoï (dir.), *Les sociologues russes du XIX et XX siècles* (en russe), Ed. URCC, Moscou, 1999, p. 107 ; G. J. Minenkov, *Introduction à l'histoire de la sociologie russe* (en russe), Ed. Econompres, Minsk, 2000, p. 133-152 ; I. Koukouchkina (dir.) *Le développement de la sociologie en Russie* (en russe), Ed. La haute école, Moscou, 2004 ; I. Koukouchkina, *La sociologie russe du XIX et XX siècles* (en russe), Ed. MGU, Moscou, 1993 ; B. I. Dobrenkova (dir.), *La sociologie en Russie* (en russe), Tome I, Moscou, 1997, p. 64-94, p. 314-343 ; B. I. Dobrenkova (dir.), *La sociologie en Russie* (en russe), Tome II, Moscou, 1997, p. 39-55, p. 157-173 ; A. N. Medouchevski, *Histoire de la sociologie russe* (en russe), Ed. La haute école, Moscou, 1993 ; Réédition de textes de P. A. Sorokin sous le titre de : *A propos de la pensée sociale russe* (en russe), Ed. Alateia, Saint-Petersbourg, 2000 ; Réédition de l'ouvrage de N. I. Kareev, *Les fondements de la sociologie russe* (en russe), Ed. Ivan Limbakh, Saint-Petersbourg, 1996.

⁴ L. Mucchielli, « Sociologie versus anthropologie raciale. L'engagement des sociologues durkheimiens dans le contexte "fin de siècle" (1885-1914) », in *Gradhiva*, n° 21, Paris, 1997.

⁵ G. Paoletti, « L'année sociologique et les philosophes : histoire d'un débat (1898-1913) », in *L'Année sociologique*, V. 48, n°1, Paris, 1998, p. 86.

l'individu biologique, isolé de ses semblables, ne manifeste que les propriétés psychiques élémentaires, celles qui sont intimement liées aux conditions cérébrales, comme la distinction, la rétention et les divers mouvements psychiques réflexes qui en résultent ; les manifestations les plus hautes de la pensée et du sentiment lui sont totalement inaccessibles et doivent, en conséquence, être considérées comme le produit de l'action combinée de l'agent biologique et de l'agent social⁶ ». Les structures cérébrales et les mécanismes cognitifs deviennent de ce fait des éléments incontournables pour toute compréhension du processus de socialisation de l'individu et « la physiologie cérébrale deviendra alors réellement, et non seulement en théorie, la base scientifique de la sociologie dont la positivité augmentera en proportion⁷ ». Il n'est donc nullement question de génétique ou de sélection naturelle. De Roberty va même jusqu'à critiquer vigoureusement les tentatives purement biologistes visant à expliquer l'évolution sociale. Et en effet, « si précieuse qu'elles aient été, ces explications, puisées entièrement dans le domaine biologique, ont toujours été radicalement insuffisantes à remplir la tâche qu'on leur imposait. Elles retenaient nécessairement l'esprit dans la sphère biologique ou extérieure, et l'empêchaient de pénétrer dans le cercle concentrique intérieur ou sociologique⁸ ». Il nous semble primordial de clarifier dès le début de notre travail la posture qu'a adoptée de Roberty par rapport aux thèses anthroposociologiques de cette époque comme celles de G. de Lapouge⁹ ou de O. Ammon¹⁰. En 1900, par exemple, lors du congrès international de sociologie qui s'est tenu à Paris, de Roberty, répondant à l'affirmation téméraire d'A. Espinas, « la sociologie sera biologique ou elle ne sera pas », prononça l'exclusive contre les thèses raciales¹¹. De Roberty s'est donc, dès le début et jusqu'à la fin de sa vie intellectuelle, montré très retissant vis-à-vis de toute explication biologiste du phénomène social allant jusqu'à faire rentrer la définition biologique dans la définition sociologique sans craindre de poser la socialité comme un facteur déterminant la différence anatomique. Et en effet, en 1908 il écrira dans sa *Sociologie de l'action* « ..., que l'expérience devenue collective et très prolongée, en exerçant d'une façon intense les cellules corticales du

⁶ E. de Roberty, *La sociologie*, Ed. Félix Alcan, Paris, troisième édition, 1893 (la première édition en russe date de 1880), p. 199. Il nous faut préciser que les dix premiers chapitres de *La sociologie* furent déjà publiés dans la revue *La philosophie positive* entre mars-avril 1876 et juillet-août 1878 (Revue dirigée par E. Littré et G. Wyrouboff, Ed. Germer Baillière, Paris). Voir de même N. Novikow, « La sociologie en Russie » (en russe), in *Rubej (Рубеж)*, N°5, Moscou, 1994, p. 45 (il s'agit de la traduction d'un chapitre de son ouvrage cité plus haut).

⁷ E. de Roberty, *ibid.*, p. 203-204.

⁸ E. de Roberty, *ibid.*, p. 159-160.

⁹ G. de Lapouge, *Les sélections sociales*, Paris, Fontemoig, 1896.

¹⁰ O. Ammon, « Die Geschichte einer Idee », in *Rundschau der deutschen Zeitung*, 1896, Iéna, p. 185-197 ; O. Ammon, *Zur Anthropologie der Badener*, Ed. Fischer, Iéna, 1899.

¹¹ E. de Roberty, « Les préjugés de la sociologie contemporaine », in *Annales de l'institut international de sociologie*, Tome VII, Ed. V. Giard et E. Brière, Paris, 1901, p. 239-272. Voir de même R. Verrier, *Roberty. Le positivisme russe et la fondation de la sociologie*, Ed. Félix Alcan, Paris, 1934, p. 143-144.

lobe frontal et les fibres associatives (tandis que l'expérience bio-individuelle ne les sollicite que modérément), développe ces organes d'une façon exceptionnelle. Ainsi, la différence anatomique elle-même aurait une origine sociale, et l'on pourrait à bon droit conclure que la *race* – au sens biologique du terme – ne joue dans l'histoire de la civilisation qu'un rôle subalterne et effacé¹² ». Il est important de noter que ce rejet radicale des thèses anthroposociologiques, comme éléments explicatifs de l'histoire de la civilisation ou comme facteurs déterminant la conduite humaine, ne va pas de soi, étant donné qu'à cette époque elles étaient déjà largement introduites dans le champs de la sociologie naissante, en particulier dans les premiers tomes de *L'Année sociologique*¹³ et dans la *Revue internationale de sociologie*¹⁴. Pour de Roberty « l'évolution sociologique ne peut pas être confondue avec l'évolution biologique car elle a des caractères qui lui sont propres et ces caractères ne sauraient être déduits des conditions biologiques. Il nous faut, de toute nécessité, chercher, les conditions essentielles de l'évolution sociale dans les phénomènes sociaux eux-mêmes, au moyen d'une observation directe de ces derniers¹⁵ ». Il s'en suit que « l'identification des propriétés sociales avec les propriétés vitales et de celles-ci avec le groupe des propriétés physico-chimiques, identification qu'une certaine philosophie inscrit avec ostentation sur son programme, paraît donc être, quant à ses causes effectives mais cachées et quant à ses effets pratiques, avant tout et surtout un péché d'ignorance¹⁶ ». En d'autres termes et pour citer une fois de plus de Roberty, voici ce que ce dernier a pu déclarer lors du congrès de l'institut international de sociologie de 1900 : « Le sociologue pêche donc gravement contre la méthode, lorsque d'une cause générale ou biologique, telle que la race, il fait une cause spécifique, un facteur social. Procéder de la sorte, c'est attribuer à la race tous les caractères d'une *fin sociale*, caractères qu'elle n'a jamais possédés et qu'elle ne saurait acquérir tant que les mots de civilisation et de progrès conserveront leur sens habituel, tant que les mots d'éducation et d'instruction ne deviendront pas les synonymes du terme "élevage"¹⁷ ».

Eugène Valentinovitch de Roberty de Castro de la Cerda naquit le 13 décembre 1843 dans le village de Kazankoe - gouvernement de Podolsk. Son père, Valentin était descendant de deux familles aristocratiques : l'une espagnole (de Castro de la Cerda) et l'autre française

¹² E. de Roberty, *Sociologie de l'action*, Ed. Félix Alcan, Paris, 1908, p. 312-313.

¹³ M. Muffang, E. Durkheim, Fouconnet, Parodi, « L'Anthroposociologie », in *L'Année sociologique*, Ed. Félix Alcan, Paris, 1898, Première année (1896-1897), p. 519-533 ; M. Muffang, « L'Anthroposociologie », in *L'Année sociologique*, Ed. Félix Alcan, Paris, 1900, Troisième année (1898-1899), p. 583-593.

¹⁴ L. Mucchielli, *op. cit.*

¹⁵ E. de Roberty, *La sociologie*, *op. cit.*, p. 161.

¹⁶ E. de Roberty, *ibid*, p. 150.

¹⁷ E. de Roberty, « Les préjugés de la sociologie contemporaine », *op. cit.*, p. 249.

(de Roberty). L'arrière grand père d'Eugène, François de Roberty, émigra en Russie sous le règne de Catherine II. En 1796, son fils Charles, prit la nationalité russe et s'engagea dans l'armée. Plus tard il se maria avec la fille de Charles de Castro de la Cerda. En ce qui concerne la mère d'Eugène, nous ne savons pas grand chose à part le fait qu'elle était tatare originaire de la région de Simbirsk. Le père d'Eugène était maladif et se fut essentiellement sa mère qui s'occupait de lui. Elle l'avantagea toujours sur ses cadets et l'envoya dès l'âge de neuf ans faire ses premières études dans un gymnase à Moscou. A l'âge de 12 ans il fut admis, sur présentation de ses titres de noblesse, au lycée impérial Alexandre à Saint-Pétersbourg. Il y restera jusqu'à l'âge de 19 ans. En 1857 il y fit la connaissance du jeune comte G. N. Wyroubov (1843-1913)¹⁸.

Au lycée impérial ils trouvèrent le professeur E. Pommier occupant la chaire de littérature française. Il fit un jour une leçon sur le mouvement des idées dans la France contemporaine, à savoir sur le positivisme. Ce dernier n'eut pas de difficulté à séduire les jeunes esprits des adolescents dont les intérêts penchaient essentiellement vers la littérature sociale. E. Pommier connaissait de longue date E. Littré et Madame Comte et il faisait partie des cinq collaborateurs qui aidèrent E. Littré à la préparation des matériaux du Grand dictionnaire¹⁹.

De Roberty fut à la fois un élève très brillant et très indiscipliné et il perdit de ce fait le droit à la médaille d'or de fin d'étude. Son diplôme était celui de conseiller de collègue équivalent à la licence. G. Wyroubov penchait plus vers la physique et de Roberty vers les sciences sociales. Mais avant de partir en Allemagne afin d'y poursuivre leurs études ils firent leur première visite chez E. Littré à Paris. E. Pommier avait parlé à G. Wyroubov de la réimpression du *Cours de philosophie positive*²⁰ que désirait réaliser Madame Comte et dont E. Littré devait faire la préface. Vu que Madame Comte ne disposait pas de ressources suffisantes, G. Wyroubov proposa de prendre à sa charge les frais d'édition. Il se présenta donc avec cette proposition chez Madame Comte et ceci semble avoir déterminé la parution du livre²¹.

De Roberty arriva probablement dans la petite université de Heidelberg avant la fin de l'année 1862, où une centaine d'étudiants russes suivaient régulièrement des cours. Ils

¹⁸ Voir G. I. Lioubina, « Un étudiant de l'université de Moscou à Paris », in I. L. Velikodnaia (dir.), *Manuscrits et publications rares* (en russes), Ed. Indrik, Moscou, 2004, p. 84-107.

¹⁹ R. Verrier, *op. cit.*, p. 20.

²⁰ A. Comte, *Cours de philosophie positive*, deuxième édition, Paris, 1864.

²¹ R. Verrier, *op. cit.*, p. 22.

aimaient à Heidelberg, centre de la nouvelle biologie, sa science positive. Bunsen, Kirchhoff et Helmholtz y annonçaient la régression du matérialisme et le progrès du criticisme. De Roberty participa dès son arrivée à l'idéologie sociale de Heidelberg. Avant la fin de l'année 1862, il aurait pris part à une quête en faveur de Garibaldi, puis à la fondation de la bibliothèque russe²².

Selon les registres de l'université, E. de Roberty s'y inscrivit le 18 mai 1863. Il était venu en Allemagne afin d'y suivre des cours de sciences politiques et d'économies, et la faculté de Heidelberg fut à cet égard excellente. Des maîtres comme R. von Mohl et Bluntschli y donnaient cours. Quoique étudiant à la faculté de droit, de Roberty s'intéressait de près à la biologie. Il prit notamment des leçons chez Nuhn. Début 1864 il lança avec un autre camarade, A. O. Préjentsov, une revue dont le titre en français fut assez provocant : *A tout venant je crache*. Elle compta sept numéros en tout. Mais après avoir invité les étudiants libéraux à un duel au pistolet, le sénat universitaire dut lui décerner le *consilium abeundi* pour un an. Il quitta donc Heidelberg pour la célèbre université de Iéna. Il n'y prit pas d'inscription mais c'est là qu'il soutint avec succès, le 22 novembre 1864, sa thèse de docteur en philosophie²³. Elle avait pour titre : *Quelques éclaircissements sur la constitution intérieure de grand Novgorod au Moyen Age*. Après sa soutenance de thèse il passa l'hiver 1864-1865 à Berlin, auprès de son ami G. Wyroubov, où ils s'employèrent à traduire l'ouvrage d'E. Littré, *Paroles de philosophie positive*²⁴, et à commenter Herzen²⁵.

En 1866 de Roberty partit pour le village de Valentinovka (gouvernement de Tver ; son père y avait une exploitation de bois) où il restera de longues années. La raison de ce départ fut la maladie de son père. Il s'installa donc à la campagne pour y mener une vie d'exploitant agraire. Mais il quitte souvent le village pour aller à Saint-Pétersbourg et le 20 décembre 1866, comme le relate M. Kovalevsky, il annonce à G. Wyroubov son désir de lancer une revue positiviste : « Diverses circonstances matérielles m'obligent à chercher une source de revenus qui ne dépendra que de mon travail personnel. C'est ainsi que j'ai imaginé une *Revue politique, économique et financière*, revue *sui generis*, où on n'imprimerait que des articles de première page touchant les questions du jour, paraissant toutes les semaines, et du format d'une feuille d'imprimerie. Nous ne voulons nous adresser qu'aux intellectuels russes, sans distinguer les partis auxquels ils pourraient appartenir. Quant à la politique, nous voulons

²² R. Verrier, *ibid.*, p. 28-29.

²³ РГИА (Archives historiques d'état de Russie, Saint-Pétersbourg), Ф. 687, Оп. 1, Д. 1, Л. 2.

²⁴ E. Littré, *Paroles de philosophie positive*, Ed. A. Delahays, Paris, 1859.

²⁵ R. Verrier, *op. cit.*, p. 30-32.

fonder un parti et une politique des intellectuels, et pour les questions économiques et financières, nous tâcherons d'être les pionniers *della scienza nuova*, - de la science nouvelle (nom donné à la sociologie, bien avant sa fondation par Comte, par l'italien Vico)²⁶ ». Au même moment à Paris, G. Wyrubov fit la connaissance de Madame Comte qui réclamait de Littré, depuis plusieurs années, une revue destinée à publier et à développer les idées de son mari. E. Littré ne se sentant pas d'action, vu son âge avancé, accepta avec enthousiasme la collaboration de G. Wyrubov dans le but d'éditer la future revue *La philosophie positive* : « Wyrubov, raconte E. Littré, avait demandé à être reçu chez Madame Comte qui bien vite reconnut le mérite d'une pareille recrue. Pensant que je ne voudrai plus me soustraire à une responsabilité qui serait effectivement partagée, elle conçut le projet de nous unir dans une œuvre périodique commune. Après quelques tâtonnements, le projet se réalisa et c'est ainsi qu'est née *La philosophie positive*²⁷ ». En juillet 1867, parut le premier numéro. G. Wyrubov, pour qui ce fut le plus grand moment de sa vie, y joua un rôle non pas de commanditaire, mais d'administrateur²⁸.

Durant cette même année, la première partie du *Capital* voit le jour et de Roberty se chargea de fixer la doctrine du groupe de la nouvelle revue dans son premier article de janvier 1868 intitulé *L'économie politique et la science sociale* où il examine la légitimité de l'économie politique en tant que science sociale. Il y critique la position de l'économiste américain H. C. Carey pour qui les termes d'« échange » et de « société » sont synonymes. Pour de Roberty l'économie politique ne peut pas se rattacher aux domaines de la science sociale. Il affirme que « transformer la science de la société en science de l'échange, même en prenant ce dernier mot dans son acception la plus large, c'est prendre la partie pour le tout, c'est n'étudier qu'une des fonctions du grand organisme social ; car il est évident que l'échange social, tel que l'entend M. Carey, joue dans l'organisme social le même rôle que l'acte d'assimilation dans l'organisme individuel. [...] L'objet d'une partie de la sociologie occupe ainsi chez M. Carey toute la science sociale. Ici apparaît le spécialiste, le savant qui a consacré toute sa vie à l'étude exclusive des phénomènes économiques et qui leur donne naturellement la préférence dans toutes les questions sociales. L'économie politique chez M. Carey absorbe la sociologie et toutes les deux y perdent. La première, obligée de sortir de son champ habituel et de s'occuper non-seulement des conditions économiques, mais du progrès

²⁶ E. de Roberty cité in M. Kovalevsky, « Une page de nos rapports avec la philosophie occidentale (en russe) », in *Le messager de l'Europe*, Livre 6, Saint-Petersbourg, juin 1915, p. 161.

²⁷ E. Littré, « Madame Comte », in *La philosophie positive*, Ed. Librairie Germer Baillière, Paris, 1877, p. 40.

²⁸ R. Verrier, *op. cit.*, p. 41 ; Voir de même G. I. Lioubina, *op. cit.*

intellectuel et moral, perd de sa force analytique et devient indéterminée et hésitante ; la seconde, rétrécissant son point de vue, perd de sa généralité et devient incomplète²⁹ ». Cet article illustre parfaitement ce que de Roberty fera tout au long de sa vie, à savoir défendre avec force et persuasion la spécificité de la sociologie contre les tentatives des économistes à imposer une conception de la société qui ne serait qu'une somme d'individus. Dans ce même article, qui a pour nous une grande valeur historique, de Roberty écrit ce que E. Durkheim dira plusieurs années plus tard : la société n'est pas la somme des individus qui la composent. Et en effet, pour de Roberty, « non moins erronée est l'opinion de M. Carey, que la société n'est qu'une somme d'individus. Elle conduit nécessairement à confondre l'homme et la société, les lois psychologiques qui régissent le développement du premier et la lois sociologiques auxquelles obéit la marche de la seconde. La sociologie étudie les conditions statiques et dynamiques de l'existence des sociétés avec le but de découvrir les lois qui gouvernent ces sociétés, en tant qu'organismes à part entière, et non les lois qui gouvernent les individus, même en considérant ces derniers dans leur rapport entre eux³⁰ ». Notons que de Roberty est encore très influencé par A. Comte et se sert largement de l'analogie entre corps biologique et corps social sans pour autant transporter les conceptions biologiques dans la sociologie, comme nous l'avons déjà montré. En ce sens, l'analogie en question ne se distingue pas de ce qui unit, comme nous le dit D. Guillo, la plupart des grands sociologues du XIX siècle aux yeux desquels « que cela soit explicitement ou non formulé dans leurs œuvres, un principe d'organisation, une harmonie universelle du mouvement de la matière se répète à tous les niveaux de la réalité³¹ ». Dans son deuxième article de septembre 1869, *De quelques lois de l'économie politique*, il revient une fois de plus à K. Marx en insistant sur la nature sociale de la valeur : « L'association constitue l'essence de la société, et le jour où la loi de son développement sera formulée, cette loi sera la loi la plus générale de l'économie

²⁹ E. de Roberty, « L'économie politique », in *La philosophie positive*, Ed. Librairie Germer Baillière, Paris, Tome II, jan-juin 1868, p. 119. Précisons que ceci n'est pas le seul point sur le quel de Roberty a précédé E. Durkheim. Déjà en 1880 dans sa *Sociologie* qui est une réédition des *Notes sociologiques* il écrit «... que l'évolution sociologique ne peut pas être confondue avec l'évolution biologique ; qu'elle a des caractères qui lui sont propres ; que ces caractères ne sauraient être déduits des conditions biologiques, et enfin qu'il faut, de toute nécessité, chercher, les conditions essentielles de l'évolution sociale dans les phénomènes sociaux eux-mêmes, au moyen d'une observation directe de ces derniers », in E. de Roberty, *La sociologie, op. cit.*, p. 161. Cette affirmation constitue l'une des bases fondamentales de la sociologie, reprise, si on nous permet le terme, par E. Durkheim dans *Les règles de la méthode sociologique*. En effet, dans le chapitre relatif à l'explication des faits sociaux nous pouvons lire la règle suivante : « *La cause déterminante d'un fait social doit être cherchée parmi les faits sociaux antécédents, et non parmi les états de la conscience individuelle.* » in E. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Coll. Quadrige, Ed. PUF, Paris, 1997, p. 109.

³⁰ E. de Roberty, « L'économie politique », *ibid.*, p. 119.

³¹ D. Guillo, « La sociologie d'inspiration biologique au XIX siècle : une science de l'organisation sociale », in *Revue française de sociologie*, Ed. PUF, 41-2, Paris, 2000, p. 270. Pour approfondir la question voir l'excellent ouvrage de J. Schlanger, *Les métaphores de l'organisme*, Ed. l'Harmattan, Paris, 1995.

sociale. L'influence de l'association sur la valeur est incontestable. L'homme isolé ne peut ni accumuler le savoir, ni épargner le travail, ni augmenter la capital, ni élever le salaire, ni baisser l'intérêt, il ne peut progresser, et, sans l'association avec ses semblables, il serait toujours resté à l'état où se trouvaient les premiers hommes qui apparurent sur la terre. Tous les progrès de la civilisation sont dus, en dernière analyse, à l'association³² ». En novembre 1869 il publie un troisième article qui porte le même titre que le second. Ces trois articles constituent le gros du premier livre de de Roberty qui est à la fois son premier et son dernier traitant d'économie politique. Il s'intitule *Etudes d'économie politique*³³. Mais il est loin d'être satisfait de son ouvrage et, le 23 avril 1869, il écrit à G. Wyrubov : « Je constate de ton silence que mon bouquin ne t'a pas plu. Le contraire, d'ailleurs, m'aurait étonné, parce que, moi-même, il m'a dégoûté énormément³⁴ ».

Après la mort de son frère en 1870 il renonça complètement à l'enseignement. Il tenta alors le journalisme et pendant trois années il fut l'un des collaborateurs de V. F. Korsch rédacteur en chef des *Nouvelles de Saint-Petersbourg* régies par l'Académie des sciences de Russie. Ce fut un quotidien qui représentait à lui seul presque l'unique presse d'opposition défendant les idées libérales contre les doctrines conservatrices. Mais il ne pouvait le faire que d'une manière modérée et théorique. A la fin de l'année 1874 la rédaction du journal fut l'objet d'une véritable exécution. D. A. Tolstoi, alors Ministre de l'instruction publique, remit à l'Empereur un rapport sur la revue et de Roberty fut déclaré « collaborateur nuisible », comme le fut de même le rédacteur en chef V. F. Korsch. Et quand le premier janvier 1875 les *Nouvelles de Saint-Petersbourg* furent placées sous le contrôle directe du Ministre de l'instruction publique, tout le conseil de rédaction a été remplacé³⁵.

De Roberty se maria en 1874 avec C. A. Glazenap. Elle était issue, soit d'une famille d'immigrés catholiques allemands, soit d'une famille aristocratique polonaise. Il avait renoncé à une carrière dans l'administration des finances et d'une manière générale à l'économie politique. Sa nomination, avec celle de S. Mill, comme membres correspondant à la première Société de sociologie, orienta définitivement son esprit vers la science sociale. E. Littré, élu président, ouvrit la première séance de cette société le 8 février 1872. Robin et G. Wyrubov en furent les vice-présidents, A. Dubost et P. E. Cathelin les secrétaires³⁶. Notons au passage

³² E. de Roberty, « De quelques lois de l'économie politique » in *La philosophie positive*, septembre 1869, p. 45-46.

³³ E. de Roberty, *Etudes d'économie politique* (en russe), Ed. N. N. Tiblen, Saint-Petersbourg, 1869.

³⁴ E. de Roberty, cité in M. M. Kovalevsky, *op. cit.*, p. 161.

³⁵ R. Verrier, *op. cit.*, p. 48-49.

³⁶ « Fondation d'une société de sociologie », in *La philosophie positive*, *op. cit.*, p. 301.

ce que S. Deploige nous dit à propos de cette société : « C'est de cette société qu'est issu le mouvement d'études sociologiques dont, par ignorance ou par oubli des origines, on désigne M. Espinas comme l'initiateur et dont M. Durkheim est actuellement considéré comme le représentant le plus qualifié.³⁷ » C'est au sein de cette société que de Roberty publie en juillet 1874 un article intitulé *Etude sur les semi-positivistes* où il examine l'ouvrage de D. F. Strauss, *L'ancienne et la nouvelle foi*. Cet article revêt à nos yeux une grande importance car il est le premier à être utilisé en France comme référence. Et en effet, E. Littré, dans la préface qu'il fait de l'ouvrage de D. F. Strauss, reproduit presque trois pages de cet l'article. Afin d'introduire les propos de ce dernier, il écrit la chose suivante : « Dans un article plein de verve philosophique, un jeune russe, M. de Roberty, à propos de Strauss et de son livre actuel, a tracé les caractères du demi-positivisme ou néo-métaphysique qui naît spontanément entre la métaphysique traditionnelle et le positivisme rénovateur³⁸ ».

A partir de 1874, de Roberty s'attache à l'idée de populariser A. Comte en Russie de la même manière que l'ont fait avant lui V. N. Maikov, E. K. Watson ou D. I. Pisarev³⁹. De ce projet va naître son premier ouvrage fondamental, à savoir *La sociologie*⁴⁰. Il va réaliser son projet en participant activement à la vie de la *Société de sociologie* et de son organe, *La philosophie positive*. De 1876 à 1878 il y publiera, en effet, neuf articles représentant quelques 213 pages. Ils y paraissaient sous la rubrique de *Notes sociologiques*⁴¹. Le premier groupe d'articles, au nombre de six (1876-1877), l'emporte par l'étendue. Il y est question du problème sociologique, de la place de la sociologie parmi les sciences et de sa division interne. De Roberty publia, en 1878, le second groupe des *Notes sociologiques* qui se compose de trois articles. A notre avis il est beaucoup plus important que le premier car il y est question de l'analogie, des rapports de la science sociale avec la biologie et la psychologie.

³⁷ S. Deploige, *Le conflit de la morale et de la sociologie*, Ed. Institut supérieur de philosophie, Louvain, 1911, p. 112.

³⁸ E. Littré, préface de l'ouvrage de D. F. Strauss, *L'ancienne et la nouvelle foi*, Ed. C. Reinwald, Paris, 1876, p. 18..

³⁹ Voir V. N. Pisarev, « Les sciences sociales en Russie (en russe) », in *Le journal finlandais*, Tome 1, Saint-Pétersbourg, 1845, p. 14-56 ; E. K. Watson, « Auguste Comte et la philosophie positive (en russe) », in *Le contemporain*, Saint-Pétersbourg, 1865 ; D. I. Pisarev, « Les idées historiques d'Auguste Comte (en russe) », in *La parole russe*, Saint-Pétersbourg, 1866.

⁴⁰ E. de Roberty, *La sociologie* (en russe), Ed. M. M. Stassioulevitch, Saint-Pétersbourg, 1880.

⁴¹ E. de Roberty, « Notes sociologiques », in *La philosophie positive*, Tome XVI, n°5, mars-avril 1876, p. 177-198, n°6, mai-juin 1876, p. 326-349 ; Tome XVII, n°1, juillet-août 1876, p. 95-109, n°2, septembre-octobre 1876, p. 192-223, n°3, novembre-décembre 1877, p. 397-413 ; Tome XX, n°4, janvier-février 1878, p. 57-80, n°5, mars-avril 1878, p. 250-283 ; Tome XXI, n°1, juillet- août 1878, p. 113-147.

De Roberty a 35 ans et c'est à ce moment de sa vie qu'il entre dans l'histoire de la fondation de la sociologie. Il rejette les interprétations purement biologiques⁴² ou psychologiques⁴³ et se prononce, sans équivoque et sans plus y revenir, pour la spécificité du phénomène social : « L'explication sociologique des phénomènes sociaux consiste à voir, dans ces deux ordres de faits, les conditions entièrement nouvelles et inconnues au mode individuel de l'existence organique, en d'autres termes, des faits sociaux primitifs qui différencient les organismes individuels des organismes collectifs. Ces faits, quoique ayant, comme tout autre phénomène social, des racines biologiques, ne peuvent cependant être déduits directement de la connaissance des lois auxquelles obéissent les phénomènes purement vitaux et les manifestations exclusivement psychiques⁴⁴ ». Il s'en suit une définition la société qui est actuellement la définition régnante parmi les sociologues, à savoir que « la société peut et doit être considérée comme quelque chose de distinct, de séparé, de différent de l'homme biologique, comme un véritable milieu, un véritable agent extérieur par rapport à l'individu isolé⁴⁵ » qui « transporté dans ce milieu, se transforme, par rapport à ses facultés intellectuelles et affectives, jusqu'à la méconnaissance ; il devient atome social, véhicule d'influences nouvelles, ingrédient dans des combinaisons totalement inconnues en biologie⁴⁶ ». En ce qui concerne l'édition russe de *La sociologie*, de Roberty a écrit qu'elle avait dépassé son attente. Mais ce succès ne fut pas un succès officiel et loin de là. Son ouvrage allait subir la censure des pouvoirs publiques : il fut mis à l'index des bibliothèques par K. P. Pobedonostchev qui était durant cette époque à la tête du Saint-Synode⁴⁷. Dans l'avant-propos que fait de Roberty de l'édition française nous pouvons discerner un certain malaise concernant la parution de son ouvrage en Russie : « J'ajoute que mon livre a été l'objet de nombreuses et vives critiques en Russie. Je serais mal venu de m'en plaindre : elles ont certainement contribué à répandre mes idées (qui, dans leurs fondements essentiels, sont celles de l'école positiviste) dans telle partie du public qui autrement leur serait restée de longtemps encore inaccessible. Ces attaques m'ont d'ailleurs semblé fort naturelles, venant d'un parti où la confusion des idées générales est depuis longtemps à l'ordre du jour. Cette

⁴² A propos des interprétations biologiques des phénomènes sociaux voir le chapitre IV sur l'école organiciste et le chapitre V sur l'école de la race, de la sélection naturelle et de l'hérédité, dans P. A. Sorokin, *Les théories sociologiques contemporaines*, Ed. Payot, Paris, 1938, p. 150-234.

⁴³ Sur l'école du psychologisme voir le chapitre XI dans P. A. Sorokin, *ibid.*, p. 424-478.

⁴⁴ E. de Roberty, *La sociologie*, Ed. Félix Alcan, Paris, 1893, p. 163.

⁴⁵ E. de Roberty, *ibid.*, p. 197.

⁴⁶ E. de Roberty, *ibid.*, p. 200.

⁴⁷ R. Verrier, *op. cit.*, p. 79. Voir de même la critique que fait N. I. Khlebnikov dans son article « Les nouvelles idées dans notre littérature positive et darwinienne (en russe) », in *Les nouvelles universitaires de Kiev*, Tome 3, Kiev, 1880, p. 50.

confusion menace même de passer à l'état de véritable dogme d'une philosophie aussi essentiellement dissolvante et intérimaire que l'est sa cause directe, l'intolérable situation actuelle des choses politiques et sociales dans un grand pays justement impatient de prendre enfin, après tant d'espérances déçues, possession de lui-même. Il me sera toutefois permis d'exprimer un regret, celui de n'avoir pu, dans la discussion soulevée par mon livre, recueillir une seule observation, une seule objection offrant le caractère de ces communications utiles qu'un auteur est toujours désireux de mettre à profit pour rédaction nouvelle de son œuvre⁴⁸ ».

La juste valeur de cet ouvrage est, d'après nous, exprimée par R. Worms pour qui *La sociologie* « fut le meilleur traité dont on pût conseiller la lecture à un débutant dans nos études⁴⁹ ». La valeur intrinsèque de *La sociologie*, en ce qui concerne l'hypothèse bio-sociale, reste donc entière. La simplicité, la rigueur parfaite de la formule, lui assure, à en croire D. Draghicesco, une supériorité sur des auteurs comme E. Durkheim ou G. de Tarde : « Malgré toute notre irrévérence envers M. Espinas, Durkheim, Wundt et Tarde, en révélant leurs contradictions, nous ne leur témoignons pas moins pour cela un respect et une admiration sincères ; car ils ont été sur le bon chemin, et si tant est que nous y sommes, pour notre part, ils nous l'auront suggéré. Mais il faut, en même temps, avouer que notre respect et notre admiration sont également grands pour cet autre penseur, M. de Roberty, qui, il y a bientôt trente ans, avait conçu et suivi pour son compte le bon chemin⁵⁰ ». Le même D. Draghicesco, dans sa thèse d'Etat, utilisera *La sociologie* de de Roberty comme référence concernant la discussion sur les rapports entre la psychologie et la sociologie. Après avoir cité plusieurs passages de l'ouvrage en question, il écrit la phrase suivante : « Nous trouvons donc confirmées par M. de Roberty les conclusions précédentes, où il nous paraissait que, forcément, la psychologie, ayant le psycho-individuel irréductible pour objet, ne peut être qu'une science de description, de biographie⁵¹ ».

En 1886 paraît, d'abord en russe, *Le passé de la philosophie*⁵². La première édition n'attira pas l'attention de la censure ce qui ne fut pas le cas pour la seconde mise sous séquestre puis condamnée au pilon. De Roberty prit au sérieux l'avertissement du redoutable procureur du Saint-Synode qui avait réclamé, par requête expresse adressée au tsar, la

⁴⁸ E. de Roberty, *La sociologie*, *op. cit.*, p. 8.

⁴⁹ R. Worms, « Eugène de Roberty », in *Revue internationale de sociologie*, Ed. M. Giard et E. Brière, Paris, Volume 23, 1915, p. 314.

⁵⁰ D. Draghicesco, « Conscience et société », in *Revue internationale de sociologie*, Paris, 1904, cité par R. Verrier, *op. cit.*, p. 82.

⁵¹ D. Draghicesco, *Du rôle de l'individu dans le déterminisme social* (thèse présentée à la faculté de lettres de Paris pour le doctorat de l'Université), Ed. F. R. De Rudeval, Paris, 1904, p. 122.

⁵² E. de Roberty, *Le passé de la philosophie* (en russe), Ed. V. V. Isleniev, Moscou, 1886.

destruction de l'ouvrage en question, et renonça définitivement à toute publication en langue russe⁵³. A partir de 1887, il écrivit tous ses livres en français. *Le passé de la philosophie* parut en français sous le titre *L'ancienne et la nouvelle philosophie*⁵⁴. La censure de cet ouvrage en Russie et les accusations dont il était continuellement victime eurent aussi pour conséquence des séjours prolongés à Paris. Entre 1887 et 1914, il passera dans son appartement de Paris un semestre par année⁵⁵.

De Roberty ne fut pas le seul intellectuel russe à trouver asile à Paris. M. Kovalevsky, chassé de l'université de Moscou⁵⁶, fit de la France son second foyer et G. Wyrubov poussa la chose à l'extrême en se faisant naturaliser français en 1889. Mais Paris n'était pas sa seule destination car dès 1896 il donna cours à l'Université Nouvelle de Bruxelles créée grâce à des souscriptions suite à l'indignation que suscita la suspension du cours de géographie que l'anarchiste E. Reclus assurait à l'Université Libre de Bruxelles. La cause de cette suspension fut la panique qu'engendra l'attentat perpétré par Vaillant le 9 décembre 1893 dans l'hémicycle du Palais Bourbon⁵⁷. De Roberty adhéra, dès sa fondation, à la nouvelle université où il inaugura en mars 1896 son cours de philosophie morale. Durant quatre années et à chaque second semestre, il effectuait un voyage par semaine de Paris à Bruxelles. Au moment de l'ouverture de son premier cours, le recteur G. de Greef, sociologue distingué, présenta le nouveau professeur dans un article parut dans la *Revue universitaire belge*. Il y écrit plus généralement que « plus de cent professeurs donnent, avec une régularité exemplaire, des cours pour lesquels ils ne sont point payés. [...] La plupart d'entre eux prennent en outre sur leurs ressources personnelles ce qu'il faut à l'Université Nouvelle pour faire face à ses dépenses⁵⁸ ». Le cours de de Roberty de cette même année aboutira à la publication de l'ouvrage *Le bien et le mal*⁵⁹. Le cours de 1897 donnera naissance quant à lui à l'ouvrage *Le psychisme social*⁶⁰ et celui de 1898 à l'ouvrage *Les fondements de l'éthique*⁶¹.

En 1899, de Roberty ne fit pas de cours car l'Université Nouvelle de Bruxelles venait d'être dissoute. Il s'agissait selon lui d'un succès de la réaction. Mais il semble que

⁵³ Voir G. de Greef, « Eugène de Roberty », in *Revue universitaire belge*, Editions universitaires belges, Bruxelles, 1896, p. 211.

⁵⁴ E. de Roberty, *L'ancienne et la nouvelle philosophie*, Ed. Félix Alcan, Paris, 1887.

⁵⁵ R. Verrier, *op. cit.*, p. 92-93.

⁵⁶ N. I. Kareev, *Les fondements de la sociologie russe*, Ed. I. Limbakh, Saint-Petersbourg, 1996, p. 116.

⁵⁷ R. Verrier, *op. cit.*, p. 125.

⁵⁸ G. de Greef, « Eugène De Roberty », in *Revue universitaire belge*, Bruxelles, 1896, p. 204. Voir de même G. de Greef, « L'œuvre de M. E. de Roberty », in *Mercur de France*, Ed. Société du Mercur de France, Tome V, Paris, avril-juin 1904, p. 333-344.

⁵⁹ E. de Roberty, *Le bien et le mal*, Ed. Félix Alcan, Paris, 1896.

⁶⁰ E. de Roberty, *Le psychisme social*, Ed. Félix Alcan, Paris, 1897.

⁶¹ E. de Roberty, *Les fondements de l'éthique*, Ed. Félix Alcan, Paris, 1898.

l'insuffisance de ressources fut la vraie raison de la fermeture de cet établissement. En 1900, de Roberty reprit son cours à l'Institut des hautes études de Bruxelles. Il fit simultanément le même cours au Collège Libre des sciences sociales à Paris⁶² qui était né en même temps que l'Université Libre de Bruxelles. E. Delbet, l'un des treize exécuteurs testamentaires d'A. Comte, l'avait créé pour doter Paris d'un enseignement international. Le cours de de Roberty comprenait dix leçons qui parurent à la fin de l'année sous le titre de *Constitution de l'éthique*⁶³. Il a clos son enseignement en français par deux cours sur F. Nietzsche. Le cours sur sa philosophie eut probablement lieu au printemps de l'année 1901 à l'École des hautes études sociales à Paris et le cours sur ses idées sociales eut lieu à l'Université Libre de Bruxelles au printemps de l'année 1902. Ces leçons furent rassemblées à la fin de cette même année dans un livre intitulé *Frédéric Nietzsche*⁶⁴. Cet ouvrage eut trois éditions en cinq ans. C'était, parmi tous les livres de de Roberty, celui qui fut le plus populaire⁶⁵.

Lors de l'Exposition universelle de 1900, Liard, alors directeur de l'Enseignement supérieur, imagina d'y inviter des conférenciers de toute nationalité afin de promouvoir une éducation populaire et un rapprochement des peuples. Dans cet esprit se constitua, le 25 novembre 1889 et sous la présidence de L. Bourgeois, l'École internationale des expositions. Elle comprenait des groupes français, anglo-américain, russe et allemand. Durant les mois d'août et septembre, le groupe russe organisa 51 conférences dans la grande salle du rez-de-chaussée du Petit-Palais. Le président en était E. Metchnikov, directeur de l'Institut Pasteur, les vice-présidents étaient M. Kovalevsky et E. de Roberty, le secrétaire général était G. Gambarov⁶⁶. Les conférences, en apparence inoffensives, attirèrent cependant l'attention du chef de la police politique russe en France, un certain Ratchkovsky. Le 12 juin 1900 il envoya un rapport au Tsar où il accuse les conférenciers russes d'être des représentants à Paris du groupe révolutionnaire *Volonté du peuple* dont les principaux membres étaient Chichko, Arkadasky, Roussanov et Aitov. Les conférences du groupe russe se terminèrent le 13 octobre 1900 par un compte rendu de M. Kovalevsky intitulé *L'internationalisme dans l'enseignement et le groupe russe à l'école des expositions, en l'année 1900* dans lequel il exprimait le souhait de voir se développer, chez les jeunes russes, l'intérêt pour les études sociologiques. Ce vœux fut en partie exaucé lorsque Madame Dick May (de son vrai nom

⁶² *Morale sociale, leçons professées au Collège libre des sciences sociales* par E. de Roberty, M. Kovalevsky, G. Belot, M. Bernès, etc... Préface d'E. Boutroux, Ed. Félix Alcan, Paris, 1909 (deuxième édition).

⁶³ E. de Roberty, *Constitution de l'éthique*, Ed. Félix Alcan, Paris, 1900.

⁶⁴ E. de Roberty, *Frédéric Nietzsche*, Ed. Félix Alcan, Paris, 1902.

⁶⁵ R. Verrier, *op. cit.*, p. 140.

⁶⁶ A. Visnevskaja, « La participation de la Russie à l'Exposition universelle de 1900 à Paris », in *Echos du collège français à Saint-Petersbourg*, n°3, Saint-Petersbourg, 2001, p. 5-19.

Jeanne Weill), secrétaire de l'École des hautes études sociales, vint retrouver de Roberty afin de lui soumettre une proposition de création d'une école russe de sciences sociales. Il approuva ce projet et s'ouvrit, le 14 novembre 1901, l'École russe des hautes études sociales au sein même de l'École des hautes études sociales, 14 rue de la Sorbonne⁶⁷. Cet événement fut entre autre largement relaté dans l'onzième numéro de la *Revue internationale de sociologie*⁶⁸. A ce sujet nous tenons à féliciter l'excellent travail d'A. Goutnov. Il s'agit de son ouvrage *L'École russe des hautes études sociales à Paris de 1901 à 1906*⁶⁹ dans lequel l'auteur retrace, d'une façon extrêmement méticuleuse et en se basant sur une multitude de documents, l'histoire de cet établissement supérieur, unique dans son genre à cette époque.

De Roberty assura durant cette première année deux cours. Le premier portait sur la sociologie générale et les doctrines sociologiques contemporaines. Le second portait sur l'histoire de la philosophie et les lois fondamentales du développement des idées et des systèmes métaphysiques. Le compte rendu de l'année, lu le 22 juin 1902, fut encourageant. Le nombre des auditeurs était loin d'être négligeable : entre 300 et 500 dont la grande majorité furent des étudiants expulsés des universités russes, soit parce qu'ils étaient israélites, soit parce qu'ils faisaient partie de la jeunesse libertaire, soit parce qu'ils étaient les deux⁷⁰.

Les enseignements de la seconde année commencèrent le 16 novembre 1902 dont quatre étaient assurés par de Roberty. Deux cours pour la première année : 1) Histoire de la sociologie et critique des systèmes sociologiques contemporains ; 2) Les types essentiels de la pensée métaphysique dans l'histoire de la philosophie et deux cours pour la seconde année : 1) Les problèmes irrésolus de la sociologie générale ; 2) Examen des lois générales qui gouvernent le développement des idées philosophiques. Durant cette année les étudiants de l'école russe bénéficièrent également de cours et de conférences de professeurs comme E. Metchnikov, P. Milioukov, M. Nordau, G. Brandès, E. Vandervelde, G. de Greef, A. Espinas, G. Tarde, Ch. Gide G. Sorel, E. Reclus, A. France et A. Salmon. Entre 1902 et 1903, de

⁶⁷ Ch. Prochasson, « Sur l'environnement intellectuel de Georges Sorel : L'École des hautes études sociales (1899-1911) », in *Cahiers Georges Sorel*, n°3, Paris, 1985, p. 28. Voir de même S. Gambarov et M. M. Kovalevsky, *L'École russe des hautes études sociales à Paris* (en russe), Rostov sur le Don, 1903 ; M. M. Kovalevsky, « Du rôle de l'École des hautes études (en russe) », in *Vospitanie (L'Education)*, n°6, Saint-Pétersbourg, 1903.

⁶⁸ *Revue internationale de sociologie*, Ed. V. Giard et E. Brière, Paris, 1901, p. 856.

⁶⁹ A. Goutnov, *L'École russe des hautes études sociales de Paris de 1901 à 1906* (en russe), Ed. Encyclopédie politique russe, Moscou, 2004 ; « L'École russe des hautes études sociales de Paris (1901-1906) », in *Cahiers du monde russe*, Ed. de l'EHESS, 43/2-3, avril-septembre 2002, p. 375-410.

⁷⁰ R. Verrier, *op. cit.*, p. 160.

Roberty fit aussi deux cours à l'Université Nouvelle de Bruxelles dont l'un avait pour titre *L'Art et l'amour* et le second *Qu'est-ce que la liberté*⁷¹ ?

La troisième année de l'École russe débuta le 14 novembre 1903. De Roberty aurait dû y professer les mêmes cours que ceux cités plus haut mais ils n'eurent pas lieu. Au printemps 1903, le délégué de la police de sûreté russe en France, Ratchkovsky, sur ordre du Ministre de l'intérieur von Plhewe, avait envoyé à Saint-Pétersbourg, un rapport sur l'École russe. Il y concluait que cette dernière était un séminaire de révolutionnaires avec de Roberty à sa tête. Von Plhewe qui avait fait de son ministère une époque de pogroms et de répressions terribles, transmit à de Roberty l'ordre de rentrer immédiatement en Russie. Ce dernier se contenta d'envoyer un certificat de maladie qui lui permit de rester à Paris jusqu'au 15 octobre. A cette date il envoya un second certificat qui demeura sans effet. Sa femme alla donc voir le Ministre von Plewe. De Roberty devait rentrer en Russie ou rester à l'étranger pour toujours et dans ce dernier cas tous ses biens auraient été confisqués. La dédicace de son *Nouveau programme de sociologie* illustre bien cette période pleine de soucis : « Je dédie ce livre, terminé parmi de graves tourments, en des circonstances particulièrement sérieuses de ma vie, à ma vaillante femme Caroline et à mes deux fils Léon et Georges⁷² ». *L'Année sociologique* fut, comme d'ordinaire, la plus sévère. Et en effet, R. Hourticq écrit, à propos du *Nouveau programme de sociologie*, la chose suivante : « Pensée nébuleuse, déroutante par l'abus des néologismes, des métaphores, et la confusion d'idées ordinairement distinctes. Le lecteur sera excusable de ne pas toujours pénétrer avec intelligence lucide 262 pages toutes dans le ton de cette définition – relativement simple et claire – du surorganique⁷³ ». Pour contrecarrer la volonté de von Plhewe, un groupe de savants et d'hommes politiques français et belges connus signa en la faveur de de Roberty une lettre collective destinée au tsar.⁷⁴ Elle fut entre autre signée par P. Appel, M. Berthelot, E. Boutroux, M. Bréal, A. Carnet, A. Croiset, G. Curie, G. Dumas, E. Durkheim, E. Espinas, F. Faure, Ch. Gide, L. Havet, E.

⁷¹ R. Verrier, *ibid.*, p. 161.

⁷² E. de Roberty, *Nouveau programme de sociologie*, Ed. Félix Alcan, Paris, 1905 (première édition en mars 1904).

⁷³ R. Hourticq, « E. de Roberty. – Nouveau programme de sociologie », in *L'Année sociologique*. 1903-1904, Tome VIII, Ed. Félix Alcan, Paris, 1905, p. 149. Il nous faut préciser que tous les comptes rendus dans *L'année sociologique* concernant les ouvrages de de Roberty sont de la même nature : C. Bouglé, « E. De Roberty. – Sociologie de l'action », in *L'Année sociologique 1906-1909*, Tome XI, Ed. Félix Alcan, Paris, 1910, p. 46-47 ; R. Hourticq, « E. De Roberty. – Nouveau programme de sociologie », in *L'Année sociologique 1903-1904*, Tome VIII, Ed. Félix Alcan, Paris, 1905, p. 149-152 ; P. Lapie, « E. De Roberty – L'Éthique – Le Psychisme social », in *L'Année sociologique*, 1897, p. 281-283 ; P. Lapie, « E. De Roberty. – Les fondements de l'éthique », in *L'Année sociologique 1898-1899*, Tome III, Ed. Félix Alcan, Paris, 1900, p. 325-327. Voir de même les critiques de G. Palante dans son ouvrage *Précis de sociologie*, Ed. Félix Alcan (cinquième édition), Paris, 1912, p. 4, 6, 13, 48-51.

⁷⁴ Voir annexe n°1.

Lavisse, G. Lanson, F. Le Dantec, A. Leroy-Beaulieu, E. Levasseur, L. Levy-Bruhl, Marey, G. Monod, Th. Ribot, Ch. Richet, Dr. Roux et G. Tarde. Elle lui fut remise par l'intermédiaire du Ministre français des affaires étrangères Delcasse et de l'Impératrice Maria Féodorovna. Fin juin 1904, l'ukase menaçant de Roberty fut remplacé par un autre qui lui accordait de résider où bon lui semble. Mais cette liberté de résidence était subordonnée à la condition suivante : il devait abandonner complètement et inconditionnellement son enseignement à l'Ecole russe des hautes études sociales. Notons que cette affaire eut un retentissement assez large dans la presse française comme nous le montre les articles parus dans des journaux comme *Le Temps*⁷⁵, *l'Humanité*⁷⁶, *La vie cosmopolite*⁷⁷ ou encore *La petite république socialiste*⁷⁸.

En septembre 1904, de Roberty rentra à Valentinovka. Il y prolongea cette fois son séjour et assista à la révolution manquée de 1905. La noblesse libérale, représentée essentiellement par les zemstvos, voulait que des changements économiques soient réalisés. Des congrès, non officiels et interdits par le ministre de l'intérieur, s'organisèrent. De Roberty participa à presque toutes les réunions des zemstvos⁷⁹. Le quatrième congrès se réunit le 6 et le 7 août 1905. Trois projets, portant sur un nouveau statut politique pour la Russie, y furent défendus : celui du professeur Kokochkine, celui des libéraux et celui de de Roberty, qualifié par le Ministre de l'intérieur comme inconstitutionnel et arrogant. C'est celui des libéraux qui fut adopté. Suite aux grèves de l'automne, les zemstvos se réunirent pour la dernière fois le 19 novembre. Plusieurs discours y furent présentés dont celui de de Roberty. Voici un extrait illustrant assez bien son style et son extrême lucidité concernant la suite de événements : « Nous avons devant nous deux éventualités alarmantes : la dictature et l'anarchie, le spectre rouge et le spectre noir. Pas de couleurs intermédiaires ! Et il nous reste à éclaircir à quelle sauce nous voulons être mangés.⁸⁰ » Un mois plus tard, le 17 décembre, une grève générale s'empara du pays. A partir du 20 décembre une bataille de 12 jours se déclencha. La révolution se termina, avec l'arrivée à Moscou du régiment Séménovsky et des cosaques, par une répression sanglante. Le gouvernement du comte Witte semblait pour l'instant victorieux.

⁷⁵ Voir annexe n°2.

⁷⁶ Voir annexe n°3.

⁷⁷ Voir annexe n°4.

⁷⁸ Voir annexe n°5.

⁷⁹ Voir B. B. Shelohaev (dir.), *Le mouvement libéral en Russie (1902-1905)* (en russe), Ed. L'encyclopédie politique russe, Moscou, 2001 ; *Les cadets. Le principal parti libéral combattant de la révolution de 1905-1907* (en russe), Moscou, 1983.

⁸⁰ E. de Roberty cité dans N. J. Stroev, *Le moment historique*, Ed. O. N. Popov, Saint-Petersbourg, 1906, p. 66.

La constitution d'octobre apaisa quelque peu l'atmosphère politique mais pas pour longtemps. Après ces événements turbulents de Roberty décida de se retirer de la vie politique et consacra la majeure partie de son temps au travail intellectuel, à l'enseignement et aux nombreux voyages entre Valentinovka, Paris et Saint-Pétersbourg. En 1906, il fut élu pour quatre ans conseiller au sein de la Société de sociologie. En 1908 il publia sa *Sociologie de l'action*.⁸¹ Au début de cette même année, une chaire de sociologie à Saint-Pétersbourg lui fut confiée suite à la création par le professeur W. Bechterew de l'Institut psycho-neurologique.⁸² Le statut officiel de cette école, existant déjà depuis 1903, fut reconnu le 9 juin 1907. De Roberty fut chargé du cours de sociologie générale. Il présidait entre autre un cercle psychosociologique. Il disposait, avec ses collègues, des amphithéâtres du laboratoire de biologie. Voici comment il ouvrit, le 16 février 1908, son cours : « Depuis trente ans je défends l'hypothèse, ou théorie, qui porte dans la littérature sociologique contemporaine le nom de bio-sociale. Une de ses données fondamentales peut être formulée ainsi : si le fait social ou surorganique suit le fait biologique, il précède toujours le fait psychologique. Par là seulement, du fond de l'âme collective, peut surgir la personnalité morale. Si on ne connaît ni n'utilise le fait biologique d'une part, et le fait social d'autre part, aucune psychologie scientifique n'est possible. Si on n'associe pas ces deux éléments, la psychologie rapporte tout à la psychophysique, elle tombe dans la simplification matérialiste ou dans l'erreur méthodologique appelée biologisme, ou bien elle verse dans la simplification idéaliste et dans l'erreur méthodologique à laquelle on peut donner le nom de psychologisme vulgaire.⁸³ »

De Roberty habitait à une grande distance de la capitale, mais il n'hésitait pas à faire ce long voyage aussi fréquemment que possible afin d'assurer régulièrement des cours. Il demeura professeur à l'Institut psycho-neurologique jusqu'en 1915 date à laquelle il fut assassiné⁸⁴. En 1912, il publia *Les concepts de la raison et les lois de l'univers*⁸⁵. C'est sans aucun doute l'ouvrage qui résume le mieux toute sa théorie sociologique de la connaissance. En 1913, la revue *Les nouvelles idées en sociologie*⁸⁶ voit le jour. Elle sera éditée sous la direction d'E. de Roberty et de M. Kovalevsky qui y publieront non seulement leurs articles

⁸¹ E. de Roberty, *Sociologie de l'action*, Ed. Félix Alcan, Paris, 1908.

⁸² РГИА, Ф. 687, Оп. 1, Д. 1, Л. 3.

⁸³ E. de Roberty cité par M. Kovalevsky, « Une page de nos rapports avec la philosophie occidentale (en russe) », in *Le Messenger de l'Europe*, Livre n°6, Saint-Pétersbourg, juin 1915, 163-164.

⁸⁴ Voir le compte rendu de la police dans ГАРФ (Archives d'état de la Fédération de Russie), Ф102, 4 д-во, Д. 73, л. 4.

⁸⁵ E. de Roberty, *Les concepts de la raison et les lois de l'univers*, Ed. Félix Alcan, Paris, 1912.

⁸⁶ E. de Roberty et M. Kovalevsky (dir.), *Les nouvelles idées en sociologie*, Ed. Obrazovanie, Saint-Pétersbourg, 1913.

mais aussi ceux de P. Sorokin⁸⁷, de G. Simmel⁸⁸, de E. Durkheim⁸⁹, de G. de Tarde⁹⁰ et de bien d'autres.

Paradoxalement les théories sociologiques de de Roberty n'ont été ni reprises ni exploitées par la sociologie, mis à part dans les premiers travaux de P. Sorokin⁹¹, mais par la psychologie russe et plus particulièrement dans les travaux de W. Bechterew, le père de la psychologie contemporaine russe. Dans sa *Réflexologie collective*, par exemple, nous pouvons lire la chose suivante : « De tout cela nous sommes obligés de conclure que la personnalité est un produit combiné des facteurs biologiques et des facteurs sociaux, autrement dit, qu'elle est un phénomène bio-social. Ceci n'a été clairement établi que de nos jours. Cournot s'est le premier prononcé en ce sens dans les années 60 du siècle passé, puis le sociologue allemand Lazarus et dans la littérature anglaise cette conception a pénétré avec Lewis mais en termes encore vagues. Son vrai promoteur est l'éminent collaborateur de notre Institut, le sociologue bien connu Eugène de Roberty qui lui a donné le nom d'hypothèse bio-sociale.⁹² » Dans son ouvrage fondateur, W. Bechterew adhère largement aux thèses de de Roberty en insistant sur le fait que l'individu ou, plus exactement la personnalité humaine est le résultat de la combinaison des propriétés organiques de la matière qu'étudie la biologie, avec les propriétés surorganiques qu'étudie la sociologie.

La tradition sociologique russe ne se résume évidemment pas à la seule personne de de Roberty. Mais c'est grâce à l'étude de son œuvre que nous avons découvert les travaux d'auteurs comme A. Stonin⁹³, S. N. Iouzakov⁹⁴, N. I. Kareev⁹⁵, ou S. I. Galperin⁹⁶, pour ne citer que ceux-là. L'obstacle majeure rendant problématique leur étude est bien entendu la langue et peu nombreux sont aujourd'hui les sociologues occidentaux maîtrisant

⁸⁷ P. Sorokin, « Les frontières et l'objet de la sociologie (en russe) », in *ibid.*, Livre n°1, 1913, p. 59-108.

⁸⁸ G. Simmel, « Le problème de la sociologie (en russe) », in *ibid.*, Livre n°1, 1913, p. 109-141.

⁸⁹ E. Durkheim, « Sociologie et théorie de la connaissance (en russe), in *ibid.*, Livre n°2, 1914, p. 27-67.

⁹⁰ G. de Tarde, « Psychologie et sociologie (en russe), in *ibid.*, Livre n°2, 1914, p. 68-80.

⁹¹ P. Sorokin, *La fin comme facteur* (en russe), Ed. Kolos, Saint-Petersbourg, 1922.

⁹² W. Bechterew, *La réflexologie collective* (traduit du russe par N. Kostyleff), Ed. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel et Paris, 1957, p. 17 (la première édition en russe date de 1921). Voir de même W. Bechterew, *L'activité psychique et la vie* (traduit du russe par P. Keraval), Ed. A. Cocoz, Paris, 1907 ; *La suggestion et son rôle dans la vie sociale* (traduit du russe par P. Keraval), Ed. A. Cocoz, Paris, 1910 ; *La psychologie objective* (traduit du russe par N. Kostyleff), Ed. Felix Alcan, Paris, 1913.

⁹³ A. Stronin, *Histoire et méthode*, Ed. A. M. Kotomin, Saint-Petersbourg, 1869.

⁹⁴ S. N. Iouzakov, *Etudes sociologiques* (en russe), Tome I et II, Ed. M. M. Stacioulevitch, Saint-Petersbourg, 1891.

⁹⁵ N. I. Kreev, *Les problèmes fondamentaux de la philosophie de l'histoire* (en russe), Saint-Petersbourg, 1897 ; *Introduction à l'étude de la sociologie* (en russe), Ed. M. M. Stacioulevitch, Saint-Petersbourg, 1913 (troisième édition).

⁹⁶ S. I. Galperin, *Compte rendu de la littérature sociologique pour l'année 1901* (en russe), Ed. L. M. Rotenberg, Iekaterinoslav, 1902.

suffisamment la langue russe afin de prendre connaissance de cet énorme héritage. Pour notre part, nous espérons que la littérature sociologique russe retrouvera la place qu'elle mérite dans le monde académique contemporain.

Semlali Yusef
Doctorant en sociologie
Université Marc Bloch
Strasbourg

Annexe n°1 :

« Sire,

Le souvenir laissé aux savants et hommes de lettres français par Votre Majesté pendant son séjour à Paris, ne peut-il expliquer et excuser d'avance la démarche que nous tentons avec confiance auprès du Souverain qui se fit connaître au monde comme l'apôtre de la paix, de l'union entre les peuples, et comme un ami des sciences et des arts. Car c'est au nom des intérêts supérieurs de la science et au nom de la philosophie qui les résume, que nous prenons aujourd'hui la liberté de Vous écrire.

Un homme dont la carrière scientifique s'est faite à peu près toute sous nos yeux et qui, par des œuvres importantes, a su acquérir, au milieu de nous, une place des plus honorables, voit ses paisibles études et son plan d'existence brusquement bouleversés par une interdiction de vivre, de travailler, d'enseigner à l'étranger.

Cet homme est M. Eugène de Roberty. Ses premiers travaux datent de l'époque où le disciple d'Auguste Comte, le grand érudit Littré, secondé par M. Wyrouboff, donna une vive impulsion aux idées-maîtresses de la philosophie scientifique. Plus de trente ans nous séparent de ce moment, et pendant cette longue période M. de Roberty, sans jamais se départir d'une sage réserve dans les jugements qu'il portait sur les hommes et les choses d'aujourd'hui, ne cessa point d'approfondir les plus hauts, les plus difficiles problèmes de la pensée contemporaine. Et certes, à maintes reprises, il a formulé des thèses hardies, il a émis des idées neuves ; mais les unes et les autres se rapportent à des sujets d'ordre purement philosophique. La plupart de ses ouvrages ont été publiés dans notre langue ; aussi, et sans tenir compte de son origine et de son nom français, le considérons-nous comme l'un des nôtres.

C'est donc, en vérité, presque en faveur d'un philosophe de notre pays que nous intercédons auprès de Votre Majesté. Daignez autoriser Mr. De Roberty à poursuivre, comme par le passé, en dehors de toute préoccupations politique, son fécond labeur dans le milieu propre que lui-même a choisi. Dans ce milieu, des savants tels que M. M. Metchnikoff, Kowalevsky et de Roberty fortifient, par les moyens les plus sûrs et les plus nobles, l'accord intellectuel si utile au pacte d'amitié et d'alliance conclu entre nos deux nations. Et dans les circonstances actuelles, où les Français et les Russes sentent plus fortement que jamais les liens de sympathie qui les unissent, il nous serait particulièrement douloureux de voir un des représentants les plus appréciés de la nation russe à Paris entravé dans l'œuvre de penseur et d'écrivain qu'il accomplit parmi nous.

Qu'il vous plaise d'agréer, Sire, avec les vœux que nous formons pour la grandeur et la prospérité de Votre Empire, l'expression de notre hommage profondément sincère et respectueux⁹⁷ ».

⁹⁷ РГИА (Archives historiques d'état de Russie, Saint-Petersbourg), Ф. 687, Оп. 1, Д. 2.

Annexe n°2 :

« Un journal du matin ayant publié ces lignes :

En 1880, le prince Orlof apportait l'ordre au grand écrivain Tourguenief de rentrer en Russie. A Paris, il avait le tort, pour les cercles artistiques de Saint-Pétersbourg, d'aider de ses conseils et de sa bourse quelques compatriotes...

Aujourd'hui, un ukase prescrit au philosophe E. de Roberty, fixé en France, de regagner son pays. Il est aussi accusé de préférer nos libertés républicaines au régime impérial de Nicolas. Mais l'écrivain russe se montra fermement opposé à toutes interview :

«La question est trop délicate : déclara-t-il ; j'ignore de qui émane cette note, ayant, pour ma part, gardé sur cette affaire un complet silence.

D'ailleurs, ajoute-t-il en souriant, tout finira par s'arranger pour le mieux, un jour ou l'autre.

- L'école russe des hautes études, que vous avez fondés ici avec quelques-uns de vos compatriotes, ne serait-elle pas en cause ?

- C'est possible, nous faut-il répondre, mais je n'en sais absolument rien. »⁹⁸ »

« Nos lecteurs sont au courant du cas de M. Eugène de Roberty auquel un ukase du tsar avait prescrit de quitter la France et l'Europe et de retourner en Russie pour y rendre compte de son activité, que l'on jugeait nuisible. Il nous revient maintenant, d'une source que nous avons lieu de croire bien informée, qu'un nouvel ordre impérial aurait annulé cette mesure par ordinaire. Il semblerait, en outre, qu'une lettre collective, émanant d'un groupe de savants illustres, ne fut pas étrangère à la récente décision qui est tout à l'honneur de l'empereur Nicolas II et de ses conseillers⁹⁹ ».

« Nos lecteurs se rappellent sans doute les récentes démêlés de M. de Roberty avec M. Plehve. Reprochant au philosophe russe «son activité nuisible» en France, le ministre défunt chercha, à coup d'ukases, à lui faire quitter Paris pour l'interner dans son pays natal. Une requête adressée à l'empereur Nicolas par de nombreux savants français fit échouer ce projet, et l'ordre primitif de rappel fut rapporté. Dans ces conditions il nous a paru intéressant de demander à M. de Roberty ce qu'il pensait de son ex-adversaire et de l'attentat dont il a été victime.

Revenu la veille des eaux de Chatel-Guyon, M. de Roberty faisait en hâte ses préparatifs de départ pour l'une de nos grandes plages de l'Ouest. Il nous pria donc de vouloir bien excuser le laconisme de ses réponses :

- Il me répugnerait fort, nous déclare-t-il en substance, de ne dire que du mal du ministre dynamité. Il avait de l'envergure, il combattait à visière ouverte... Je serais plutôt enclin à porter sur les résultats ultimes de son passage au pouvoir un jugement optimiste. Sans croire aux hommes nécessaires, il me semble que M. Plehve accomplissait, à son insu, une vague mission historique. Elle consista à réveiller et à éclairer, par la violence même de son attitude, la conscience assoupie et quelque peu trouble des classes dirigeantes russes. M. Plehve n'admettait pas l'indifférence en matière politique ou gouvernemental. Sans se soucier de l'opinion moyenne que cette nouveauté suffoquait, il manqua rarement l'occasion de tirer sur les «neutres» ou prétendus tels. Les révolutionnaires, les «outlaws» russes le préoccupaient beaucoup moins – il l'affirmait lui-même à qui voulait l'entendre – que la foule croissante des «libéraux» – cependant bien modérés et bien indolents – qui peuplent les zemstvos, la presse, la littérature, le barreau, l'enseignement, l'industrie, le haut commerce...

En somme, et puisque les moralistes disent volontiers que l'adversité et le malheur forgent les caractères, M. Plehve fût sûrement, pour une partie de la nation russe, quelque chose comme un professeur d'énergie¹⁰⁰ ».

⁹⁸ Journal *Le Temps* daté du 30 avril 1904, in РГИА, Ф. 687, Оп. 1, Д. 2.

⁹⁹ Journal *Le Temps* daté du 24 juin 1904, in РГИА, Ф. 687, Оп. 1, Д. 2.

¹⁰⁰ Journal *Le Temps* daté du 6 août 1904, in РГИА, Ф. 687, Оп. 1, Д. 2.

Annexe n°3 :

« M. de Roberty est un russe connu de tout Paris, d'esprit libre, très sympathique, qui a publié des ouvrages remarquables sur la sociologie. Il est même quelque peu conférencier, professeur éminent, et aussi très épris de Paris, où il séjourne une partie de l'année.

Ce fut donc avec autant de surprise que de douleur qu'il trouva, un matin à son réveil, un ukase qui le pria de réintégrer ses foyers en Russie. L'invitation n'avait rien d'attrayant.

Son infortune souleva le monde savant en France. Une adresse, signée de noms illustres, fut rédigée en sa faveur, et, fait sans précédent, le Tsar s'inclina devant l'opinion publique française. Nous gardons l'éminent philosophe. Cela vaut mieux, pour lui, que la perspective d'un voyage en Sibérie, et tous ses amis seront heureux de cette solution¹⁰¹ ».

Annexe n°4 :

Titre : « Ukase rapporté ».

« Nous avons parlé d'un ukase dans lequel Nicolas II ordonnait au philosophe Eugène de Roberty de quitter la France pour retourner en Russie, afin d'y rendre compte de son activité que l'on jugeait nuisible. On annonce que sur les représentations d'un certain nombre de savants, le tsar a rapporté son ukase. M. de Roberty reste libre d'habiter où il lui plaît et de continuer en paix ses éminents travaux¹⁰² ».

Annexe n° 5 :

« M. de Ploeuwe, le terrible ministre de l'Intérieur en Russie, était simplement odieux par ses proscriptions et condamnations de savants, de penseurs et d'écrivains libéraux ; le voici ridicule.

Il y a quinze jours il faisait signer au "pacifique" tzar un ukase enjoignant au philosophe Eugène de Roberty de quitter la France et de revenir en Russie pour... s'y entendre reprocher son "activité nuisible" et aller villégiaturer quelque temps en Sibérie. Mais Nicolas II est tout de même moins intransigeant que son ministre car, sur les représentations d'un grand nombre de savants russes et étrangers, il vient d'obliger M. de Ploewe à rapporter le funambulesque ukase¹⁰³ ».

¹⁰¹ Journal *L'Humanité* daté du 25 juin 1904, in РГИА, Ф. 687, Оп. 1, Д. 2.

¹⁰² Journal *La petite république socialiste* daté du 24 juin 1904, in РГИА, Ф. 687, Оп. 1, Д. 2.

¹⁰³ Journal *La vie cosmopolite* daté du 4 juillet 1904, in РГИА, Ф. 687, Оп. 1, Д. 2.